

Centre régional du Livre de Franche-Comté
5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon
Tél : 03 81 82 04 40
Fax : 03 81 83 24 82
Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr
Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTE RÉGIONAL
DU LIVRe

FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »

Du 16 au 28 novembre 2015

Pierre Ducrozet



pierreducrozet.com

L'auteur :

Pierre Ducrozet est né en 1982 à Lyon. Son premier roman, *Requiem pour Lola rouge*, paru en 2010 chez Grasset, a remporté le prix de la Vocation 2011. Il a tenu une chronique littéraire pendant cinq ans dans le *Magazine des Livres*, écrit des articles pour *La Presse Littéraire*, *The Pariser*, des nouvelles pour plusieurs revues, et il traduit de l'espagnol au français.

Il a été professeur au Lycée français de Barcelone et libraire à Paris. Il fait partie de la Société Européenne des auteurs, pour laquelle il observe l'actualité de la traduction. Il partage actuellement son temps entre Paris et Berlin.

Bibliographie :

Romans :

- ◆ *Eroica*, Éditions Grasset, 2015.
- ◆ *La Vie qu'on voulait*, Éditions Grasset, 2013.
- ◆ *Requiem pour Lola rouge*, Éditions Grasset, 2010.

Ouvrages pour la jeunesse :

- ◆ *Poètes, qui êtes-vous ?*, Éditions Bulles de savon, 2013.
- ◆ *Louis Armstrong*, Éditions Bulles de savon, 2012.
- ◆ *Marco Polo*, Éditions Bulles de savon, 2012.
- ◆ *Les Clefs du zoo*, Éditions Éveil et découvertes, 2009.

Présentation sélective des livres :

- ◆ *Eroica*, Éditions Grasset, 2015.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

À la fin des années 1970, un jeune Américain, fils d'un Haïtien et d'une Portoricaine, recouvre les murs de Manhattan de phrases énigmatiques qu'il signe du nom de SAMO. Quatre ans plus tard, riche et célèbre, il invente un langage pictural d'une puissance inégalée, fait de corps, de mots, de rage. Jean-Michel Basquiat, aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands peintres du XX^e siècle, devient ici, pour la première fois, un personnage de roman. Pierre Ducrozet suit le parcours d'un garçon qui se rêve héroïque dans un monde qui ne l'est pas.

Rock, hip-hop, clubs de l'East Village et galeries de SoHo ; dans ce New York en pleine renaissance émerge une nouvelle scène artistique autour de lui, de Keith Haring et d'Andy Warhol. Basquiat danse, peint, cavale, et devient, malgré lui, le symbole des années 80. Au-delà de la légende, *Eroica* raconte le combat d'un artiste contre le monde, contre ses passions destructrices, contre son succès même, le dangereux succès. Il a le génie, il a la grâce. Aura-t-il le courage ?

Un personnage fascinant dans une ville en ébullition ; une épopée contemporaine.

◆ *La Vie qu'on voulait*, Éditions Grasset, 2013.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Le corps de Manel repose inanimé sur les berges de la Seine. Que s'est-il passé ? Lou, près de lui, repousse les images que ce fantôme a réveillées, celles d'une amitié enterrée. Ils étaient cinq. Ils avaient 20 ans en l'an 2000. Ils espéraient une vie intense. Ils sont partis à Berlin pour fouiller la nuit, la route, la musique. Les années ont passé. Dix ans plus tard, ils essaient de recoller les morceaux de leurs rêves et de se réconcilier avec le monde.

S'ils se sont arrêtés au milieu du chemin, Manel, lui, est allé jusqu'au bout. Son retour va tout chambouler. Entre Paris, Berlin, Londres et Barcelone, ils se lancent dans une cavale folle à la recherche de tout ce qui les portait.

Dans une prose rythmée et imagée, Pierre Ducrozet raconte le coup de sang d'une jeunesse européenne qui voulait une vie en forme de grenade et s'est retrouvé, un matin, des éclats entre les mains.



Presse :

Article paru sur le site « www.lesheuresperdues.fr » le 6 février 2014, par Marie Narjoux.

Le roman de Pierre Ducrozet suit en quatre temps le parcours de cinq individus, Éva, Lou, Théo, Quentin et Manel, qui ont partagé leur jeunesse dans un Berlin « d'arrière-salles ». Leur passé, nébuleux, fragmentaire, de toute évidence sulfureux, les a séparés mais ils restent liés par ce qu'ils ont vécu. Cette jeunesse est condamnée dès le début par les personnages eux-mêmes. Mais avec la première partie, *Retour de flamme*, elle s'impose à nouveau sur le devant de la scène comme quelque chose de mal guéri. Le roman démarre ainsi avec le retour de Manel, le seul qui semble être allé jusqu'au bout de leur folie adolescente et s'y être perdu pour toujours. Les autres ont fui dans un avenir conventionnel qui n'en satisfait pourtant aucun ; Manel revient comme un scrupule dans les chaussures trop bien vernies de ses anciens compagnons de route.

Leur inconfort fondamental, ironiquement souligné dès le début du roman, devient aussi le nôtre : les personnages se sont accommodés d'un morne quotidien, admettant que leur lutte enfantine contre le monde comme il va – fadeur, vanité, médiocrité – n'était pas moins vaine que celle d'une mouche dans un verre de vinaigre. La première partie nous rend ainsi palpable cette chose inavouée, la fait grossir, génère une tension qui ne peut que lâcher, pour le pire et le meilleur, sur fond d'un quotidien sans couleur : Lou qui « fait comme si », Éva et sa machine à capsules, « [déroulant] le fil des jours comme si de rien n'était », Théo qui « a compris depuis longtemps que la vie n'est pas ici », et Camille *alias* Quentin *alias* Sean qui se cache sous les masques d'une mythomanie bénigne et se drape d'une subversive désinvolture.

Nous pressentons rapidement que les personnages *croient* seulement être passés à autre chose mais qu'ils nourrissent en eux une crise latente, qui monte. Manel, lui, a pris un autre chemin. Il semble avoir trouvé réponses à ses questions dans un jeu d'échec meurtrier (qui n'est pas sans rappeler celui de la série *Twin Peaks*, de David Lynch), avoir atteint une vérité qui le comble et entretient notre malaise : la vie est un jeu et il est donc l'adversaire du monde.

Le roman nous a séduit par son ancrage dans la ville : la vie des personnages est balisée par les grandes métropoles européennes (Paris, Berlin, Bruxelles, Barcelone). Leurs déplacements confèrent parfois au texte des allures de *road-movie* bien que les titres des trois dernières parties, *chemin de traverse*, *vers la plaine* et *sous les arbres* se comprennent bien vite comme jalonnant un parcours symbolique de réparation d'une expérience ancienne avortée, reniée, mal finie, mal digérée.

On suit avec appréhension mais curiosité le cheminement spatial et symbolique des personnages de cette « génération grise » dans un univers souvent glauque auquel une écriture riche en métaphores confère pourtant une véritable poésie du désenchantement : l'existence est « *cet asticot sale au bout d'une canne* ». Les images originales nous offrent une lecture toute en sensations qui nous permet d'accéder aux émotions bien souvent noires des personnages : « *l'horreur et la beauté du bruit de l'insecte qui craque sous le pied.* »

Une des réussites du roman tient aux audaces stylistiques, à la fois du point de vue de la narration et de la ponctuation, qui densifient les vies intérieures des personnages en les singularisant et en en dépeignant les variations. Nous suivons alternativement chaque personnage mais le rythme de notre lecture est sans cesse remis en question par d'audacieux changements de point de vue, passant du classique « je », au « il » et même au « tu ». Se mêlent et se heurtent alors les pensées des personnages comme ils les formulent, avec l'incohérence et la discontinuité que suppose une parole intérieure, les pensées transcrites par l'intervention du narrateur, plus claires et signifiantes, les paroles qu'ils prononcent vraiment et celles qu'ils aimeraient prononcer mais qu'ils gardent pour eux. Le personnage de Lou est emblématique de ces flux de conscience parfaitement rendus par un des passages où alternent italique et romain, créant ainsi un monologue à plusieurs voix : « Alors il faut faire un sac se préparer *si tu crois que ça m'amuse* jeter des choses dedans des pantalons une veste des culottes *tu n'es qu'un alibi pour foutre le camp* fermer le tout deux livres des lunettes *pourquoi j'ai pas des alibis genre une petite fille un amant une symphonie à composer* et puis quoi d'autre rien mon agenda mon téléphone *appeler le boulot ?* »

L'écriture suit le rythme intérieur de ses personnages et parvient assez bien à en rendre les ressauts, les vides, les accélérations et les retours au calme : cadence frénétique des pensées de Manel : « *Enfants de putain/ caravanes de squelettes sous le vol léger des charognards/ seringue/ seringue qui s'enfonce/ champs de blé/ liane qui s'enroule autour d'un pont et le ciel qui arrive derrière comme un dément.* » ; logorrhée intérieure et désordonnée de Lou dans les absences de ponctuation : « — *Eh bien je vais te dire : je vais bien oui mais c'est certainement dû à l'ivresse parce que tout va mal en réalité oh pas plus mal que l'année dernière où je n'aimais plus ni la vie ni les films de Kubrick donc non c'est pas pire qu'avant je me sens même un peu plus légère genre détachée ce n'est plus un rythme d'un couteau/minute dans la peau non c'est plus lent — depuis que j'ai arrêté d'espérer la féerie ça va mieux.* » ; violence des pensées de Théo exprimée par une succession d'infinitifs qui tombent comme des coups de boutoir. L'auteur nous tient à l'écoute de ses personnages et rend un bel hommage aux imprévisibilités et aux irrégularités de la vie intérieure humaine.

Le roman est construit sur un épineux passé que les personnages veulent oublier mais qui les constitue. C'est l'histoire d'une jeunesse astéroïde, avec son éclat initial et sa destruction finale, pour certains en forme d'implosion, pour d'autres d'explosion. Finalement, rien du roman ne laisse vraiment croire à sa fin, une fin *heureuse* : les personnages se seraient débarrassés définitivement de leur passé, du poids de *la vie qu'ils voulaient*. Mais la note

d'espoir finale qui devrait nous permettre de refermer avec confort le livre n'efface pas les traces de nuit.

Article paru sur le site « actualitte.com » le 2 décembre 2013 par Sophie Adriansen.

Ils se prénomment Théo, Éva, Lou, Manel, Camille. Trois garçons et deux filles. Parmi eux un frère et une sœur. Ils sont d'une « génération grise », vingt ans à la fin du siècle, « tous noyés dans la masse opaque » alors qu'ils ne rêvaient que du contraire – trouver leur place dans l'existence. Poussés en milieu urbain, ce sont (comme moi) des marcheurs compulsifs, qui arpentent le bitume pour sans doute retrouver leur propre trace. Parmi eux, tête de groupe s'il en est, figure de proue ou leader même quand il brille par son absence, Manel. « J'ai vingt-huit ans, rien derrière, rien devant. Absurde. Parfait. » Manel est un écorché vif. La vie comme combat. Ou comme partie d'échecs : manger plutôt que/avant d'être mangé. Un écorché vif ou un idéaliste, un passionné, un kamikaze qui élimine pour rester vivant. Et qui se demande « pourquoi rien ne change alors [qu'il est] déjà mort cent fois ». Manel autour de qui la petite troupe se sépare et se reforme sans cesse, les amis désormais presque trentenaires questionnant leurs parcours avec un impossible recul – mais un vrai désenchantement.

Les jeux sont-ils faits dès le début de la partie, ou le joueur a-t-il la possibilité d'agir comme il l'entend ? Pierre Ducrozet interroge sur le destin et la capacité de chacun à faire de sa vie ce qu'il veut. Faire coïncider son présent et ses rêves d'avant l'apprentissage de la réalité. La vie qu'on a ressemble rarement à la vie qu'on voulait, mais est-elle moins bien pour autant ? Le renoncement signe-t-il nécessairement la fin du jeu ? Et comment survit-on à la désillusion ?

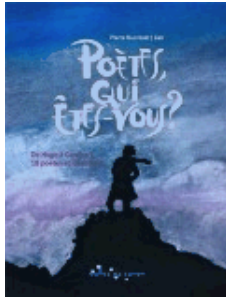
Ce deuxième roman de Pierre Ducrozet emporte comme un tourbillon. Les pages se tournent au rythme des humeurs des protagonistes, langueurs ou coups de sang, diatribes ou plages d'excitation, tandis que se dessine en fil rouge cet espoir dont on se persuade qu'il ne pourra disparaître totalement – sinon, à quoi bon ? L'écriture est nerveuse et changeante. Seule son aptitude à happer le lecteur reste constante. Et ces cinq personnages, sait-on vraiment qui ils sont ? Ducrozet en donne une vision volontairement partielle, partielle. Pourtant, très vite grandit la conviction qu'on les connaît. En tout cas moi, je les connais, ô combien...

La vie qu'on voulait est le roman d'une génération qui n'arrive pas à abandonner tout à fait ses idéaux et tente de s'accommoder à sa façon d'un monde dans lequel elle ne se reconnaît pas.

Cette génération, c'est la mienne.

Ce roman n'aura pas raté sa cible.

◆ *Poètes, qui êtes-vous ?*, Éditions Bulles de savon, 2013.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

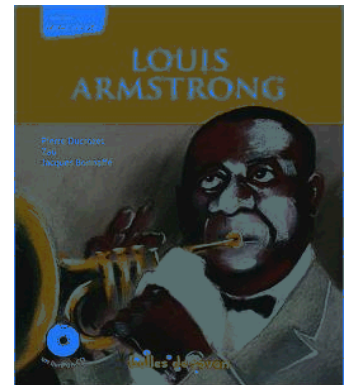
Hugo, Rimbaud, Baudelaire, Apollinaire et les autres grands poètes de langue française nous parlent à l'oreille de ce qu'a été leur vie, ils nous donnent les clefs pour comprendre leurs poèmes. Approchons-nous, écoutons-les. Ils nous font monter dans leur barque et nous apprennent à naviguer.

◆ *Louis Armstrong*, Éditions Bulles de savon, 2012.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« Ils ont envahi la rue, ils crient, ils boivent, ils tapent sur des tambours et des caisses claires, ils lancent des pétards qui explosent dans le ciel noir. C'est la dernière nuit de l'année 1912 et on fête ça bruyamment, ici, à la Nouvelle-Orléans. Louis est au milieu de la foule. C'est sa nuit, il veut en être le roi. »

Ainsi commence ce récit de la vie de Louis Armstrong. Il va tirer un coup de feu en l'air et être emprisonné. Un album grand format pour entrer dans la légende du jazz.



◆ *Requiem pour Lola rouge*, Éditions Grasset, 2010.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« J'en étais alors à me regarder pousser les cheveux. Le soleil commençait à m'emmerder sérieusement, et la pluie aussi. »

Telle est l'existence du jeune P., qui vit d'expédients et de petites magouilles à Montmartre. Jusqu'au moment où apparaît Lola. Lola brune, Lola aux cheveux courts, Lola à l'œil malicieux. Et Lola paranoïaque. Elle entraîne P. dans une série de voyages fantasmagoriques, de Lisbonne au Vietnam.

Roman de la fuite et de la contestation – celle de la réalité et des prisons qu'on appelle vies –, *Requiem pour Lola rouge* révèle un jeune romancier plein de lyrisme et d'ironie, qui entre de la plus brillante des manières dans la littérature française.

En 2011, ce roman a remporté le prix de la Vocation. Il a figuré sur la première liste du Prix de Flore en 2010, et a également été sélectionné par la Fnac comme l'un des 30 romans de la rentrée littéraire 2010.

Presse :

Article publié sur le site « www.actualitte.com » le 1^{er} septembre 2010, par Bastien Morel.

P. passait sa vie à courir devant, avec Lola il courra derrière. Après cette figure féminine semi-fantasmée, semi-tangible comme un rêve persistant. Au détour d'une rue du vieux Lisbonne, Lola l'embarque dans une odyssée onirique où les quêtes sont aussi nombreuses que les lieux traversés.

Le sens de la vie et Paris, l'amour à Barcelone, la chute à Saigon, l'impossible à New York et le sexe à Vienne. Course hallucinée, ce requiem emprunte autant à l'écriture électrique de la Beat Generation qu'aux images aveuglantes du surréalisme.

Et pour cause, cette jolie rousse à la voix bleue à quelque chose de Nadja, l'initiatrice de Breton. Héroïne doucement folle, nymphe à la créativité sauvage qui enlace P., jeune Kérouac, fausse petite frappe mais vrai poète. Avec elle, il quitte une vie cotonneuse et découvre la fraîcheur du rêve lucide. Parfois dans le réel, toujours dans l'imaginaire.

Alors, quand Lola disparaît, P. se retrouve à nouveau seul, face à une existence miteuse. Mais pas pour longtemps. Les gardiens feront tout pour retrouver celui qui a appris à voyager d'une pièce à l'autre, à moins qu'il ne s'agisse simplement d'un début de schizophrénie. Pour seule échappatoire, le jeune homme monte dans le bus d'Earl Grey, sorte de Charon qui aurait fait Woodstock pour faire voile vers le 9^e ciel et les prises de LSD.

Pour ce premier roman, Pierre Ducrozet, plonge le lecteur dans un grand voyage chromatique, une aventure où les lieux, les mythes et les vies se réduisent bientôt à des couleurs. Celles de la gamme des couleurs primaires comme un retour à la source primitive de l'écriture : rouge convulsive, jaune créative, bleue apaisante. Il y a bien des personnages de mythes entre la muse, les mauvais démiurges, le passeur vers l'autre monde, mais tout ici a un rapport à la couleur.

Et c'est précisément ce rapport puissant entre une multitude de décors qui s'enchaînent jusqu'à la nausée et le jeu des couleurs qui fera que *Requiem pour Lola Rouge* laisse une empreinte presque sensible dans nos rétines à la fermeture finale du livre. Trop riche en symboles pour être une œuvre surréaliste, le premier roman de Pierre Ducrozet n'en est pas moins un requiem à Nadja. L'autre nymphe à la folie douce.

Article paru dans *Le Point* le 22 septembre 2010, par Marie-Françoise Leclère.

« J'en étais alors à me regarder pousser les cheveux », note de but en blanc le narrateur, un certain P. Il a tâté des *Chants de Maldoror*, qui lui ont « cramé les circuits », en est revenu pour s'installer dans le cynisme, le dédain, l'ennui et les petites magouilles. Et puis, « par une nuit de lune basse et de rêves profonds », il a rencontré Lola rouge, une pire que belle, une fatale, qui est partout, nulle part, qui l'entraîne dans sa cavale autour du monde, de Copenhague à New York, de Kyoto à Recife, de Lisbonne à Saigon.

Qui est Lola ? Une folle ? Une emmerdeuse façon Nadja (oui, je sais, pardon à André Breton !) ? Une meurtrière, comme le prétend un flic vietnamien ? Un fantasme ? Le songe d'un drogué ? Bouffées délirantes, cinéma, alcool, trous noirs, voyage à Bangkok avec un testeur de produits hallucinogènes nommé Earl Grey, braquage... où est le réel ? Où est le rêve ? Et la vie reprend, les amours brèves, Lola qui s'obstine à « n'être pas là ». Jusqu'à ce qu'elle réapparaisse. Après, le vide. Avec ce récit d'une longue dérive entrecoupée de beaux élans lyriques, Pierre Ducrozet (28 ans) signe une oeuvre étrange, un roman poétique et ironique à la fois. Cet homme étouffe, il le crie. Les couleurs claquent. L'ombre de Rimbaud plane au-dessus de lui.

Revue de presse :

Pierre Ducrozet a offert un entretien au site « www.babelio.com » a propos de son premier roman, *Requiem pour Lola rouge*.

Babelio : Comment vous est venu le désir d'écrire ce premier roman ?

Pierre Ducrozet : J'en avais déjà écrit trois autres, loin d'être aboutis. Je voulais écrire un roman court, porté par une seule voix. Une sorte de cri, de prière. Quelqu'un qui essaie de vivre, une dernière fois, qui tente tout. Et je voulais aussi parler du rêve, une chose si fascinante qui nous façonne et qu'on oublie. Du rêve, donc, et de la grâce – qu'est-ce que c'est que cette chose, là, qu'on voit au premier regard chez deux, trois personnes, et qui manque si cruellement à la majorité des gens. La grâce : Lola.

Babelio : Votre roman semble tenir à la fois de la *beat generation* et du surréalisme, comment naviguez vous entre ces héritages ?

P.D. : Je me sens bien entouré... Je n'aurai pas la prétention de me dire leur héritier, mais en tout cas, au niveau des affinités, je me sens surtout proche de Kerouac, William S. Burroughs et Allen Ginsberg, plus que des surréalistes. Bien sûr, mon roman fait écho à des thèmes surréalistes et précisément à Nadja de André Breton, mais je crois que mon écriture doit plus à Kerouac qu'à Breton. Robert Desnos me touche plus, Louis Aragon parfois aussi. Kerouac, pour moi, c'est un souffle unique, un tempo, un jazzman. C'est un grand écrivain – il faut lire *Les Souterrains*, *Tristessa*, et puis ses lettres, superbes.

Babelio : Mais qui est Lola ?

P.D. : Je ne sais pas. J'aimerais bien savoir. Elle est née d'une interrogation sur la grâce, donc, et sur ce que pourrait être la Reine, c'est-à-dire la femme avec qui, peut-être, la vie vaudrait le coup. Et puis elle est surtout la porte que P. cherchait dans le noir, qu'il attendait pour pouvoir s'échapper de ce monde insoutenable.

Babelio : Comment avez-vous collaboré avec votre éditeur pour cette publication ?

P.D. : Il m'a indiqué plusieurs choses à revoir, d'abord dans l'ensemble du roman, puis sur des points précis, et enfin ligne par ligne, des détails, mais très importants. Tout cela m'a été d'une aide précieuse, et a permis, je crois, d'améliorer le roman, qui présentait trop de défauts pour pouvoir être publié.

Babelio : Après *Requiem pour Lola Rouge*, avez-vous déjà de nouveaux projets d'écriture ?

P.D. : Oui, je suis en train d'écrire un nouveau roman. Un peu plus ample, avec plus de personnages, plus ancré dans le réel aussi.

Le 12 décembre 2013, Pierre Ducrozet a répondu à quelques questions de Sophie Adriansen pour le site « actualitte.com ».

Sophie Adriansen : Pourquoi écrivez-vous ?

Pierre Ducrozet : J'écris (enfin, j'essaie) dans l'espoir (illusoire) d'être plus libre (enfin, un peu).

J'écris pour descendre (en moi) et voir ce qu'il y a (pas grand-chose).

J'écris parce que je suis un imbécile quand je ne le fais pas, et que je le suis peut-être un peu moins quand je m'y mets – ou alors plus encore, mais avec de la tenue.

J'écris pour pouvoir enfin me taire.

Parce que c'est la manière que j'ai trouvé de rester cet enfant caché dans une armoire, et qui tremble de joie d'être découvert / pour être seul, enfin / dans l'espoir, là aussi illusoire, d'être peut-être moins terrorisé par ce truc noir gluant qui m'apparaît la nuit / parce que j'ai eu le malheur de lire un jour Céline, Cendrars, Kerouac, Miller, Cortázar, et que dès lors j'étais foutu.

J'écris parce que je n'ai rien à dire / parce que je ne sais pas dessiner un crachat / parce que j'aime bien être assis et regarder le soleil tomber de ma fenêtre.

Alors du coup j'écris.

Sophie Adriansen : Quel(s) conseil(s) donneriez-vous à un aspirant écrivain ?

Pierre Ducrozet : L'apprenti-écrivain, c'est moi, donc il faudrait que je me donne à moi-même des conseils, ce qui est délicat. Je lui/me dirais de travailler encore un peu plus, feignant. Je lui/me dirais d'être patient, qu'il faut sans doute beaucoup de temps et de travail pour écrire un seul bon livre. Il me dirait qu'il déteste ça, la patience. Je lui dirais qu'il n'a pas le choix. Je lui dirais que c'est long, aride et solitaire, cette histoire-là. Il me dirait si tu crois que tu m'apprends quelque chose. Je lui dirais ben fous le camp alors, et reviens avec quelque chose. Il serait déjà parti.